

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

« La mode, me disait une jeune femme de mes amies, c'est d'être le plus jolie possible; et comme vos modes nouvelles : manche à gigot, col engoncé dans un carcan d'officier, chapeaux dits révolutionnaires, Camille Desmoulins, etc., etc., ne vont ni à ma taille ni à ma physionomie, vous me permettrez de m'habiller à ma fantaisie, puisque vous me reconnaissez du goût et de l'originalité. Je ne puis comprendre ces femmes, qui sacrifient au plaisir d'arborer, *bonne première*, une nouveauté qui ne leur sied pas, celui d'être trouvée charmante avec une toilette déjà vue. »

Voilà comme me parlait la gracieuse et jolie madame de la T., et je n'ai pu que l'approuver. Si nous donnons parfois des modes originales, excentriques au goût de plusieurs, c'est qu'il nous faut compter avec les aspirations de quelques-unes de nos lectrices, et que ces modes portées à Paris par quelques femmes du monde, peuvent plaire aussi à d'autres. Nous nous adressons à tous les mondes, l'ancien comme le nouveau; au delà de l'Océan on aime le froufrou, le clinquant des passementeries dorées, des perles de couleurs et changeantes, on les goûte même à Paris.



2068

Costume en surah grenat et crêpe de Chine crème.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

La mode viendrait de se coiffer avec des plumes autour de la tête, comme ce vendeur de pâte de Zara pour le rasoir, dont le boniment faisait accourir la foule à la fête de Neuilly, que nous serions obligée de l'indiquer, libre à nous, ensuite, de la critiquer.

Une couturière dont le goût fait loi dans la mode, c'est madame Benoit; les costumes créés par ses doigts habiles sont d'une coquetterie et d'une simplicité charmantes; on y reconnaît le goût de la Parisienne. Des draperies s'entre-croisent gracieusement, et la diversité des couleurs ou des étoffes produit des effets toujours agréables. Tout est réussi dans la combinaison des étoffes comme dans la façon; celle-ci dépend souvent du tissu plus ou moins bariolé de fleurs ou de dessins de fantaisie.

Un joli costume en soie d'été à rayures gris de deux tons et voile gris est ainsi combiné : Jupe en soie d'été avec deux plis-

sés-balayeuse au bord; elle est enveloppée d'une tunique en voile que des plis étagés, fixés derrière, font ouvrir devant; les lés de derrière se retroussent en pouf et retombent en vague; pour garniture une broderie sur voile gris. Un corsage à longue pointe, bordé d'une ruche, et une cascade de dentelle, de l'encolure

à la taille, où elle s'arrête de côté. Un autre tout à fait charmant est en foulard fraisier et broderie écru; la broderie, disposée perpendiculairement en bandes séparées par quatre plis, le bas tournant en coquilles, et de légers paniers composent une jupe des plus nouvelles et des plus élégantes; le corsage en foulard s'ouvre sur une chemisette brodée, sur laquelle se nouent des rubans cousus au corsage; manche ouverte se détachant sur une sous-manche en broderie.

Le costume suivant, plus éclatant, nous a paru convenir pour le bord de la mer et la campagne; il a du succès, surtout à cause de l'étoffe dont il est fait. C'est une batiste unie appliquée de fleurs en velours rouge, grenat, cardinal, sur fonds écrus, bleu pâle et noirs; sur cette dernière couleur, c'est bien un peu diabolique, mais c'est joli quand même. Ces applications sont disposées de manière à faire ornement au bas des volants, car le fond reste uni. La polonaise Watteau, la tunique Trianon sont les façons les plus choisies parce que ces grandes fleurs qui forment bordure sont bien dans l'esprit de leur gracieux drapé. On accompagne ce costume d'une grande capote en andrinople ou en batiste assortie; celle-ci relevée d'une quantité de dentelle et d'un bouquet de fleurs éclatantes, a des guides qui au besoin peuvent se nouer de côté; l'autre est ornée de choux en ruban de satin et d'une dentelle, demi-voilette, qui ombrage le haut du visage auquel elle sied à merveille. Madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil, au rez-de-chaussée, fait un joli petit mantelet facile à jeter sur les épaules; la pèlerine est courte ainsi que les pans arrondis. La gaze de soie couverte de fleurs en velours noir, serties de fines perles en jais taillées, se double d'un léger transparent; au contour, des ruches de dentelle égayées de pampilles en jais.

Le corsage Velasquez en velours est certainement très seyant, mais on peut s'étonner du succès qu'il obtient en plein été; il se porte avec la jupe en foulard et plus encore avec les jupes légères en batiste, mousseline, gaze ou voile. Cette opposition d'un tissu lourd et d'une étoffe vaporeuse plaît beaucoup. Un corps en velours suffit à plusieurs jupes, le grenat, le myrte, le bleu marine plaisent aux personnes qui n'aiment pas les couleurs trop tranchantes, telles que rubis ou feu; nous avons cependant vu ces dernières couleurs portées sur des jupes en mousseline rosée; elles faisaient bon effet. La jupe en taffetas rosé, couverte de deux volants largement plissés avec un ruché de dentelle au-dessus de l'ourlet, est voilée d'une tunique *pouffonnée* autour des hanches et, sous l'espèce de bouillon produit par ce chiffonnage, se

perd le bord du corsage à pointe qui est montant, avec un col en guipure à pointe devant et derrière; la pointe du dos est beaucoup plus prononcée que l'autre. Une manche qui ne dépassera pas le coude est appliquée d'une guipure. L'ensemble est original, mais que l'on doit avoir chaud dans ce corps de velours avec nos trente degrés de chaleur!

Une robe de grande toilette pour dîner de château et soirée est si bien réussie que nous la décrirons, quoiqu'elle soit un peu luxueuse pour le moment. Un satin d'été rose de France est combiné avec ce même satin broché de roses de plusieurs tons et d'un feuillage éteint du plus charmant coloris. Le tablier en satin uni est couvert de tulle brodé, plissé, relevé de tous côtés par des pampilles en perles fines, et la longue traîne en broché se pouffonne par de gros plis qui se perdent dans le développement de la traîne. Le corsage en broché est à très longue pointe, et le devant, couvert de tulle pampillé de perles fines, forme un bouffant serré à l'encolure et sous la poitrine par un bouton, bouton qui attache le corsage; dessous repa-rait le tulle qui tombe en bouffant Louis XIII jusqu'à la pointe. Un ruché très fourni à l'encolure, et à la manche une draperie. Pour complément des bas de soie roses et des souliers en satin du ton foncé des fleurs brochées. Il y a aussi un délicieux chapeau pour compléter la toilette. La forme capote, le fond en tulle brodé piqué de perles fines, et le bord en velours, assorti à la couleur des souliers; d'étroites brides en velours, et sur le côté une grosse rose France posée un peu en aigrette.

CORALIE L.

RELÈVE-JUPE MARCERON

chez M. Leseur, 23, rue Auber et chez tous les grands merciers.

Cet objet aussi utile que gracieux est d'un usage pratique et d'un maniement simple et facile. Il se compose d'une gourmette solide, mais légère, ayant aux deux extrémités un porte-mousqueton et trois anneaux; deux se cousent dans le bas de la jupe en regard et le troisième au-dessus, entre les deux du bas; dans celui-ci on suspend le relève-jupe au moyen du porte-mousqueton; les deux autres anneaux se passent dans le mousqueton inférieur. La jupe ainsi relevée, le bord isolé ne s'use pas au frottement et ne se macule pas de boue. Pour les promenades à la campagne, pour les voyages, il nous paraît indispensable parce qu'il rend la marche libre. De toutes les inventions de ce genre, c'est celle qui nous a semblé la plus commode et la plus simple. Le relève-jupe se fait bronzé, nickelé, noir, doré, mordoré; il s'assortit au costume. Les couturières en trouveront des boîtes assorties.

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Sur les bords de l'Aude.— Nous faisons paraître dans le dernier numéro du mois, la nomenclature des patrons qui seront donnés le mois suivant; vous auriez donc pu savoir, madame, que les patrons que vous désiriez ne paraîtraient pas. Tous nos regrets. Ayant donné le 28 avril un patron de robe d'intérieur, nous ne pouvons donner un patron analogue le 12 mai. Quant à la jupe couverte de volants, elle est si simple de coupe, qu'un patron serait inutile. Elle se compose d'un lé de devant biaisé sur les côtés, d'un

demi-lé taillé en biais et d'un lé droit derrière; sa largeur est de 2 m. 50 c. au plus.—On appelle passe-poil une ganse ronde posée dans un biais et montée au bord d'une garniture en étoffe.—M. Vaillant, notre coupeur, vous enverrait les patrons à raison de 1 fr. 50 chaque.

Madame A. B.— Le corset-cuirasse de madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra, et le corset à épaulettes de la même faiseuse pour votre fillette. Des deux vous serez entièrement satisfaite.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Toilettes de *M^{me} BENOIT, sr. d'Argenteuil* - Ceinture-Régente & Corset *Anne d'Autriche*

de *M^{mes} de VERTUS, 12, r. Auber* - Releve-jupe *MARCEURON chez M^e LESUEUR, 23, r. Auber.*

Coiffes en foulard de la *COMPAGNIE DES INDES, 34, B^e Haussmann.*

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 13 et 15).

Costume en surah grenat et crêpe de Chine crème brodé de pois roses et grenat.—Jupe en taffetas garnie de trois volants en surah rehaussés d'une dentelle crème. La tunique, princesse au dos, est boutonnée devant, sous un plastron en crêpe de Chine qui se divise, sous les fronces de la taille, en panier relevé de côté par un nœud en velours grenat; derrière un drapé-pouf auquel se mêlent des pans en crêpe de Chine; dentelle au contour des paniers. Le plastron est froncé à l'encolure, avec un col montant et deux pointes-revers rabattant sur les fronces. Nœud-papillon sur l'épaule. Manche arrêtée au coude et ornée d'une dentelle.

Costume en broderie écrue et velours-mousseline noir. — Jupe en taffetas crème garnie de deux volants brodés en batiste écrue qui tombent sur un bouillonné en velours noir. Tunique en batiste brodée, drapée en pouf par un nœud en velours noir. Corsage en velours à pointe-gilet; l'encolure ouverte en cœur, est appliquée d'une broderie disposée en plastron; un col Médicis à l'encolure du dos; à la manche demi-longue revers brodé et nœud.

Costume en batiste Pompadour écrue et dentelle crème. — Sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe en batiste garnie de huit volants de dentelle crème. Grande tunique largement drapée en pouf; sur le bord court une spirale de dentelle. Corsage à basque arrondie ornée de deux rangs de dentelle. Un col en velours bleu suit



Costume en broderie écrue et velours noir.
Costume en batiste Pompadour et dentelle, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

l'échancrure carrée et reçoit un double plissé de dentelle. A la manche ronde un bracelet de velours bleu et un nœud.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4425

Costume en faille et gaze brochée écrue. — Jupe en faille, le milieu du tablier garni perpendiculairement de deux bandes en velours dont le bord joue sur un plissé; un plissé en dentelle crème entoure la jupe et des panneaux en gaze couvrent les côtés. Ces panneaux sont faits de trois volants en gaze rehaussés de dentelle, pincés dans le bas par des fronces et superposés; des velours grenat coupent ces volants en passant sous la partie froncée. Une dentelle court en spirale au bord qui touche la bande de velours. Derrière, la tunique est montée par une ruche crête-de-coq en dentelle; longs pans en ruban de velours. Corsage à longue pointe avec plastron en velours, cerné d'une spirale en dentelle. Col montant en velours et bracelet à la manche ronde, terminée par une dentelle. — Bas de soie rouges. — Soulier en peau de chamois. — Gants de Suède. — Chapeau en paille à passe tendue de velours. Au-

tour de la calotte, deux bracelets en velours et une touffe de coquillecots devant.

Costume en voile bleu et velours. — Sous-jupe en taffetas garnie d'un haut volant avec un ruban de velours au-dessus de l'ourlet. Au-dessus, à dix centimètres, le volant est pincé en plis godets, arrêtés par une cocarde en velours. Tunique bordée d'un velours et drapée à gauche par un pli creux, le même côté de la tunique accuse une pointe; le côté droit est plus chiffonné et le pouf accentué. Corsage à basque découpée en languettes doublées de velours et rejetées dessus. Une ceinture en velours montée à la couture du dessous du bras, les devants plissés. Un col montant en velours et un parement à la manche. — Bas bleus, souliers écrus. — Gants de Suède. — Chapeau en paille de Manille doublé de velours bleu, un côté du bord relevé et une touffe de genêt devant.

CHRONIQUE



L ne saurait me venir à la pensée d'écrire un article politique à propos de la maladie du comte de Chambord ; mais ce serait pousser étrangement loin la réserve que de garder le silence sur cet événement dans une chronique lue par des femmes

du monde, c'est-à-dire bien élevées, par cela même habituées à s'incliner devant tout ce qui est respectable et grand. D'ailleurs, depuis le premier jour de ce mois, une partie considérable de la société française proscribit sévèrement tout ce qui ressemble à une fête, à une réjouissance. Et si l'événement redouté s'accomplit, pendant de longues semaines l'aristocratie de notre pays sera en deuil. Après tout, la chronique mondaine signée par une Française peut, sans franchir des limites défendues, s'occuper du petit-fils de Louis XIV.

Tandis que le pauvre prince se débat sur son lit de douleur à trois ou quatre cents lieues de sa patrie, la pioche des ouvriers achève de démolir, comme une ruine inutile, les derniers murs du palais où il jouait, dans son berceau, avec la couronne de France. Mais qu'est-ce qu'une couronne aujourd'hui ! Déjà, il y a trois siècles, un des plus grands parmi ses ancêtres priait ainsi : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir fait chrétien, Français et gentilhomme. » Il ne disait pas, le sage ! « Je vous remercie de m'avoir fait roi. » Cette même prière, le dernier de ses descendants directs, passant sa vie dans l'exil, aura pu la répéter sans y rien changer. Il souffre comme un saint : moins bon Français, il eût peut-être fait couler dans sa patrie le sang de la guerre civile ; il était l'ainé de la plus noble famille qui soit au monde.

Mais comme il faudrait un autre Bossuet pour nous rappeler que Celui qui règne dans les cieux est le seul qui comprenne les destinées des nations, parce qu'il les tient dans sa main ! Il y a soixante-trois ans, un peuple tout entier saluait comme un miracle la naissance du fils posthume d'un prince assassiné. Dix ans plus tard, cet enfant quittait son héritage pour n'y plus revenir. Il y a donc des miracles inutiles !

Non ! il n'y a rien d'inutile. Pas une goutte de pluie desséchée par la brise avant qu'elle n'ait touché le sol ; pas une fleur écrasée par le pied du passant avant qu'elle ne soit épanouie ; pas un œuf de fourmi emporté par la crue du torrent. Nous sommes les fourmis, et le torrent est Dieu. Nous ne pouvons pas comprendre, mais nous pouvons prier et, de quelque façon que commence notre prière, il faut la terminer par ces mots :

Dieu protège la France !

Il en est peu parmi vous, chères lectrices vouées à l'existence de province, qui ne soupirent tout bas — ou même tout haut — après cette vie de Paris qu'on se figure si pleine de distractions, si variée, si féconde en enchantements toujours nouveaux.

Or, en repassant dans mon esprit, pour en causer avec vous, les incidents, les fêtes, les amusements et même les ennuis de ces dernières semaines, j'ai constaté une fois de plus qu'il n'y a pas d'existence aussi profondément monotone et dont les années se suivent avec une ressemblance aussi désespérante. De même que, dans votre missel, vous pouvez lire dès maintenant les antiennes qui se chanteront à Pâque prochaine, et vous renseigner sur les jeûnes à venir, de même il me serait facile d'écrire une chronique anticipée et de prédire sans aucune chance d'erreur, à quoi se divertiront les Parisiennes à tel quantième de tel mois, l'année qui vient.

Notre été de 1883 marche comme sur des roulettes, mais sur les mêmes roulettes qui ont servi aux étés précédents. Après le grand départ obligatoire du commencement de juin, ceux qui restent allaient disant partout : Il n'y a plus personne. Et cependant on voyait toujours les mêmes visages aux bals, aux mariages, aux enterrements. On a dansé tant qu'on a pu, c'est-à-dire jusqu'à la dernière semaine de juin ; puis on a mis les housses sur les fauteuils et les enveloppes sur les lustres ; on a enlevé les tapis et les portières et l'on a déclaré qu'on allait partir.

En attendant, on a passé ses soirées comme on a pu tantôt au Cirque, qui est en grande baisse, tantôt à l'Hippodrome que nous aimons beaucoup, nous autres femmes, parce que nous y avons notre loge qui nous préserve des voisinages désagréables, et que ces messieurs aiment plus encore parce qu'ils y fument et s'y promènent, en regardant les figures et les toilettes. S'asseoir à l'Hippodrome serait, pour un homme à la mode, quelque chose d'aussi énorme que de prêter la moindre attention à ce qui se passe sur la piste, de se montrer en public avec un pantalon descendant plus bas que la cheville ou de porter des chaussures offrant, sous la semelle, la moindre aspérité qui puisse ressembler à un talon. Aussi la race masculine semble avoir perdu depuis quelques mois un bon pouce de sa taille. Hâtons-nous de dire qu'elle n'en est pas plus modeste.

Il est impossible d'applaudir un spectacle sans l'avoir regardé. Aussi le public de l'Hippodrome est-il plus froid encore que le public des mardis à la Comédie-Française. L'incomparable Elisa elle-même, dont les exercices de haute école soulevaient l'enthousiasme au Cirque, entre et sort à peu près sans qu'on

s'en aperçoive. La superbe Océana, couchée sur son fil d'archal, étale en vain aux yeux des amateurs les beautés de sa plantureuse personne. Au milieu d'un silence profond, elle remonte sur son char doré, ramenant dédaigneusement sur son maillot rose les plis de son manteau de satin. On croirait voir la blonde Aphrodite s'éloigner dans sa conque nacrée en décochant tout bas une épithète bien sentie à la troupe des Tritons inattentifs à ses charmes.

Les défilés-pantomimes à l'Hippodrome sont toujours un spectacle attrayant, et celui de Néron nous donne, en ce moment, comme une résurrection de la pompe impériale de la Rome des Césars. Mais, de toutes ces exhibitions, les courses d'hommes sont la plus étonnante. Qu'on se figure, en effet, une vingtaine de gaillards s'élançant au signal du starter, bondissant comme des grenouilles par-dessus des haies, grimpant comme des lézards contre un mur, rampant comme des rats dans des barriques vides couchées à terre, disparaissant subitement on ne sait où, et soulevant tout d'un coup, comme des diables à surprise, le couvercle d'énormes boîtes, puis, au moment d'arriver au but, se débattant comme de gigantesques écrevisses à travers les mailles d'un filet. Et, chaque fois, on invente pour ces malheureux de nouvelles épreuves. On en arrivera, quelque jour, à les faire passer sous les roues d'un omnibus, ou à les faire attaquer en route par une bande de Pavillons noirs. Et tout cela pour disputer un prix de cinquante francs! Voilà, pour les monstres qui aiment à s'abreuver de sueur humaine, une occasion de se régaler à bon marché.

A en juger par l'écriteau de gaz flamboyant souligné d'une flèche (qui n'atteint pas son but, hélas!) il faut croire que le Concert Besselièvre continue à ouvrir ses portes au public. Jadis ces portes étaient franchies par la société la plus élégante; aujourd'hui l'herbe en cache le seuil. Que voulez-vous? ce n'est plus la mode.

Plus heureuse que le Concert Besselièvre, la foire de Neuilly attire chaque soir, pendant trois semaines, des milliers de Parisiens. Parmi ces centaines de baraques, il y en a pour tous les goûts, depuis les prestidigitateurs, les ménageries, les chiens savants et autres spectacles où l'on conduit les enfants, jusqu'à l'arène des lutteurs, régulièrement envahie par les gommeux et par les compagnes ordinaires de leurs ébats aussi joyeux que peu artistiques.

Personne n'a fait attention, parmi toutes ces baraques, à celle d'une pauvre femme atteinte de catalepsie hystérique et douée, comme il arrive parfois aux malades de ce genre, du don inexplicable de seconde vue. Je l'ai vue déchiffrer le nom écrit au fond du chapeau d'un homme qui m'accompagnait et qui était resté couvert pour la circonstance. Elle lisait l'heure mar-

quée par les aiguilles d'une montre placée au fond d'un gousset. C'est absolument prodigieux pour les profanes. Les médecins, paraît-il, ne voient là qu'un phénomène décrit et connu depuis longtemps.

Nous avons eu, dernièrement, comme supplément inattendu au programme ordinaire de nos distractions, une bande d'Aïssaouas, membres d'une secte religieuse de l'Orient, célèbre par son fanatisme. Je connais peu de spectacle moins attrayant que celui de ces malheureux tournant sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés, se perçant le corps de pointes aiguës, faisant fumer leur chair sous la brûlure des fers rouges, le tout avec des cris et des contorsions épouvantables.

J'ai vu les cérémonies de la plupart des religions du globe, s'il est permis de donner ce nom auguste à des pratiques ridicules ou barbares, qui affligent encore plus qu'elles n'étonnent, mais qui démontrent que tous les peuples — faut-il dire : sauf le nôtre? — ont naturellement besoin d'un culte quelconque.

Je me souviens d'avoir assisté, à Constantinople, dans la loge de l'ambassadeur persan, à un spectacle atroce, mais presque grandiose dans son horreur. Dans l'immense salle intérieure d'un *khan*, deux ou trois cents hommes, vêtus de longues robes blanches, formaient un immense cercle brillamment éclairé par des torches sans nombre. Chacun brandissait un sabre affilé et s'en frappait le front et le haut du visage. Ce cercle immense tournant sur lui-même d'un mouvement de plus en plus rapide, toutes ces voix répétant, avec le ton de la supplication, le nom du grand prophète persan, ces visages disparaissant de plus en plus sous le sang, ces robes blanches bientôt rougies, raidies, sous cette pluie effroyable dont l'odeur âcre montait jusqu'à nous, les larmes d'enthousiasme qui coulaient des yeux des assistants, vêtus, comme pour une fête, de leurs plus riches costumes, tout cela formait un spectacle à l'émotion duquel personne n'aurait pu résister et que je n'oublierai de ma vie.

Mais rien de semblable à la salle Charras. Là, je ne pouvais voir autre chose que des brutes déguenillées se livrant, dans le but de gagner quelques sous, à des singeries cruelles, aussi dégradantes pour l'humanité qu'indignes du prétexte saint qu'elles invoquaient.

La plupart des Parisiennes n'y regardent pas de si près et sont de l'école de cette dame du siècle dernier qui disait, en sortant de voir donner la question à un empoisonneur quelconque :

« C'est horrible, mais cela fait toujours passer une heure ou deux. »

CONSTANCE.

PENSÉES

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges, pour n'en avoir pas le démenti, et nous nous trompons nous-mêmes pour tromper les autres.

(Vauvenargues.)

On nomme l'opinion la *reine du monde*; elle l'est si bien que, quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice.

(Voltaire.)

N° 1. Chapeau en paille à jours doublé de soie grenat.

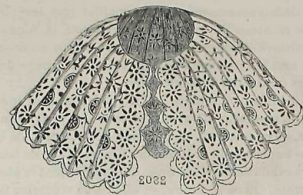
Au contour une double torsade de velours grenat et sur la passe un fouillis de coques et de cornes en ruban grenat de deux tons.

N° 2. Chapeau en dentelle crème et foulard grenat.

Une forme en gros tulle est bordée d'un tuyauté en foulard grenat plus haut derrière, où il fait bavolet,



N° 1. Chapeau en paille à jours, pour fillette de douze ans et plus.



N° 4. Col plissé en broderie anglaise, pour enfant.

et couverte de six volants en dentelle crème, séparés en deux séries par un tuyauté de foulard. Sur le sommet de la calotte, coques en ruban grenat et deux pans noués sur le chignon.

N° 3. Chapeau en jonc tressé, forme gondole, bordé d'un ruché de velours vert myrte.

Sur la pointe de la calotte est posé un chou de ruban



N° 2. Chapeau en dentelle crème et foulard grenat, pour fillette de quinze ans et plus.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET DE COLS
De mesdames Velerable,
Passage des Princes, 16, Paris.



N° 6. Col en batiste écarlate orné d'un volant appliqué d'une dentelle, pour jeune fille.

rose et myrte, retenant une quantité de coques qui tombent tout autour.

N° 4. Col en broderie anglaise.

Une haute bande festonnée au contour, se plisse de larges plis couchés, serrés à l'encolure dans un passe-poil.

N° 5. Col en étamine.

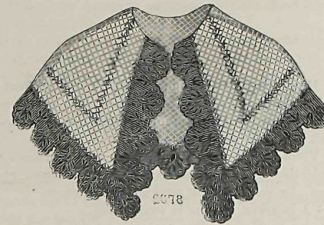
L'ourlet est marqué par un point anglais en coton rouge; un même point fixe au col une bande en andrinople brodée à l'anglaise, en coton écarlate.

N° 6. Col en batiste écarlate.

Le col est brodé d'un point russe en coton blanc, et



N° 9. Costume en voile et velours bleu, de la gravure colorée. De madame Benoît, 8, rue d'Argenteuil.

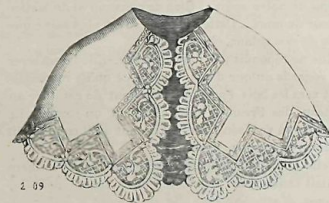


N° 5. Col en étamine garni d'une broderie anglaise en andrinople, pour fillette de huit ans et plus.

rehaussé d'un large plissé que termine une dentelle blanche.

N° 7. Col en batiste.

Le bord découpé en dents de scie se détache sur une dentelle écarlate posée à plat.



N° 7. Col-pèlerine en batiste et dentelle.

N° 8. Costume en dentelle, voile et satin noir.

Sous-jupe en taffetas garnie de deux plissés en satin et couverte par trois grands volants de dentelle noire. Une tunique princesse en voile noir est froncée devant, les fronces maintenues dans une ceinture en gros grain piquée de côté d'un nœud à longues coques et pans. Le drapé de la tunique forme un pouf chiffonné. Col montant et cravate en dentelle noire. A la manche arrêtée au coude et montée en gigot, dentelle coquillée.

N° 9. Costume en voile bleu orné de velours bleu, de la gravure colorée, vu sous un autre aspect. Modèle de madame Benoît.

N° 10. Costume en toile bise appliquée de fleurs blanches et vertes, retenues par un point de chaînette. Sous-jupe en taffetas avec un plissé en toile bise

au bas, et couverte par deux volants froncés. Tunique relevée irrégulièrement par deux choux en satin, et drapée en pouf tombant. Corsage ouvert en pointe sur une chemise ou plastron plissé, se ferme diagonalement par un rang de petits boutons; le bord de la basque se perd sous les plis de la tunique. Un col rabattu et un parement brodé d'appliques à la manche ronde.



N° 3. Chapeau en jonc, pour fillette de dix ans et plus.



N° 10. Costume en toile bise appliquée de fleurs en satinette, de mesdemoiselles Vidal.



N° 8. Costume en dentelle, voile et satin noir. De mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE ET FIN)



MAIS madame de la Fresnaye est très froide avec moi, bien qu'elle semble m'observer sans cesse, reprit naïvement la jeune fille, et son refus d'aujourd'hui m'a affligée... Peut-être me trouve-t-elle sotte et rustique... J'aurais voulu qu'elle fût mon amie... Je l'aurais tant aimée! Je l'aime malgré moi...

— Rassurez-vous, vous n'êtes pas de celles dont l'affection n'obtient pas de retour, dit Clémentine avec douceur. Songez qu'elle est encore ébranlée par tant d'angoisses, et tout entière à son fils... Il faut vous distraire de cette disposition nerveuse... Vous renouvellez votre invitation, et elle sera acceptée... En attendant, venez m'aider à cueillir du raisin. Je vous ferai reconduire en voiture, et vous vous chargerez d'une corbeille pour madame Lemaire... Puis, vous direz à Pierre de se mettre aux ordres de ma cousine et de son fils... Peut-être feront-ils une promenade aujourd'hui.

Marie-Anne oublia vite le sujet de ses larmes. Il était deux heures lorsque, de retour au bourg, et ayant rempli son message à la poste, elle traversa le cimetière pour aller à l'église.

L'herbe n'avait pas encore eu le temps de recouvrir de son voile verdoyant les tombes nouvellement creusées. Le sol se soulevait de toutes parts en monticules, comme les vagues pressées d'une mer, et la jeune fille ne put s'empêcher de frissonner en songeant aux cadavres livides qu'elle avait ensevelis de ses mains dans des suaires de toile... Quels jours affreux! Il n'était pas étonnant, comme l'avait dit Clémentine, que sa force nerveuse, dont elle avait abusé, fût aujourd'hui détendue et brisée. Une sorte de terreur instinctive la portait à s'écarter de ces tombes, et elle précipita ses pas jusque dans l'église.

Personne ne s'y trouvait en ce moment. Il régnait une agréable fraîcheur, et les pas légers de la jeune fille éveillaient un faible écho sous les voûtes. Une tristesse inexplicable l'agitait. Elle pria avec ferveur, puis, se souvenant que l'on doit bannir ces mélancolies sans cause qui énervent l'âme et ôtent le courage, elle monta doucement à la tribune, et ouvrit l'harmonium.

Ce n'était pas la première fois que sa voix s'élevait dans le silence et la solitude du petit sanctuaire. Elle n'avait jamais chanté pour obtenir les applaudissements, et son âme tout entière s'épancha dans son pieux cantique, destiné au seul Hôte de l'église.

Jamais, peut-être, des accents plus pénétrants n'avaient jailli de ses lèvres; jamais elle n'avait mis dans sa voix plus de foi ardente, de confiance et d'élan. Quelques enfants entrèrent pour l'entendre, et elle distingua le piétinement de leurs petits sabots. Quand elle quitta l'harmonium, une porte se referma doucement, et Yves et sa mère, qui, depuis un quart d'heure, se tenaient sous la tribune, s'éloignèrent sans bruit.

« Mère, vous avais-je trompée? » dit Yves triomphant. Madame de la Fresnaye ne répondit pas. Elle venait de ressentir une émotion involontaire, et cherchait à se raidir contre cette impression.

« Vivre en face de ce cimetière me semble vraiment intolérable, dit-elle, frissonnant. Éloignons-nous d'ici, Yves... De quel côté doit nous mener la voiture? »

— A la grève, si vous le voulez bien.

Ils ne parlèrent guère tant que la voiture les entraîna à travers les chemins creux qui menaient vers la mer. Quand ils furent descendus, et qu'ils eurent erré un instant parmi les rochers couverts de varech, Yves désigna à sa mère une sorte de siège naturel, formé par une roche creusée par les pluies et tapissée de mousse marine et de goémon sec. Lui-même s'assit à ses pieds, et leurs regards se rencontrèrent, également anxieux et interrogateurs.

« Nous revoici seuls, dit Yves avec un sourire un peu forcé. Nul importun ne viendra nous déranger dans cette solitude... On est bien ici pour parler des grandes et sérieuses questions qui touchent au plus intime de notre cœur... Rien de convenu ni de factice autour de nous... Cette atmosphère est plus saine que celle de nos salons, chère mère! »

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle laissa errer ses regards autour d'elle, jusqu'à ce qu'ils remontassent vers les bois épais qui servaient de ceinture au château des Fresnes, puis, étouffant un soupir, elle se retourna vers son fils et dit ce mot qu'il connaissait si bien : « Causons, Yves... »

Cette fois, il ne demanda pas de quel sujet sa mère voulait l'entretenir. Il prit ses deux mains dans les siennes, et attachant sur elle un regard à la fois sérieux et tendre :

« Oui, ma mère, causons... Parlons enfin à cœur ouvert de ce que vous avez deviné, de ce qui remplit mes pensées, de ce qui est mon plus intime désir et mon rêve le plus cher... »

— Yves, Yves! je croyais que tu avais passé l'âge où l'on fait une folie! »

Il rougit et se redressa.

« Une folie!... Est-ce donc une folie d'aimer une femme douée de toutes les vertus les plus charmantes capable d'embellir la vie comme de la soutenir? »

— Je ne mets pas en doute les vertus de mademoiselle Huel, pas plus que je ne nie ses qualités séduisantes. J'aime à espérer que tu n'as pris aucun engagement vis-à-vis d'elle? » ajouta madame de la Fresnaye d'un ton un peu amer.

Yves tressaillit.

« Ni elle ni son frère ne soupçonnent ce que je pense, répliqua-t-il vivement. Ce n'est que tout récemment et par hasard qu'ils ont appris que je ne songe pas à épouser ma cousine... Et moi-même, je n'ai lu dans mon cœur que depuis peu... Alain me prêche le travail et le mariage, mais il n'a pas même

l'idée que mon choix se soit arrêté si près de lui... Mère, j'ai vu la mort de trop près pour ne pas voir la vie sous son jour véritable... Je puis maintenant trouver le bonheur dans une situation modeste et en dehors de la fortune...

— Tu as un rang, un nom... Elle n'est pas de ton monde, dit madame de la Fresnaye, détournant la tête.

— Son nom est plus vieux que le nôtre, ma mère! s'écria-t-il avec feu. Mes ancêtres végétaient dans leur manoir demi-ferme, demi-château, quand les Portzmoguer remplissaient la Bretagne du bruit de leurs hauts faits. Vous pourriez être fière de sa généalogie!

— Soit... Et la fortune? Tu t'en passeras tant que tu seras amoureux... Et après? Ne souffriras-tu pas de vivre dans l'obscurité? Pourras-tu sans privations élever une famille? Ne seras-tu pas humilié de ne pas égaler par ton train de maison tes amis et tes parents?... Yves, je suis une vieille femme, et je sais de quel poids pèse dans la vie cet argent que la jeunesse se vante de dédaigner...

— Ma mère, le bonheur domestique est d'un poids plus noble et plus décisif...

Elle laissa échapper quelques larmes.

« Je désire sincèrement te voir heureux, mon enfant... heureux maintenant et heureux *plus tard*... Si je résiste à la sympathie que m'inspire cette enfant, c'est que je crains les regrets pour toi.

— Ils ne viendront point... Je me ferai agriculteur, je vivrai ici heureux et paisible... Vous viendrez chez nous en villégiature, et nous passerons les mois d'hiver près de vous.

— Au moins, réfléchis... Partons sans que tu t'engages...

— Soit, je vous ferai ce sacrifice, bien qu'il me coûte cruellement... Mais je reviendrai... Elle m'a sauvé par ses soins, ma mère...

— Et Clémentine l'a aidée...

— Ma cousine ne m'aime pas, vous le savez bien.

Madame de la Fresnaye soupira, car elle se souvenait des paroles de sa jeune parente.

Le soleil faisait étinceler le sable fin de la grève et la crête des petites vagues qui y venaient doucement mourir. Parfois, au milieu des rochers semés dans la baie, et qu'éclaboussait une écume neigeuse, une voile glissait doucement et comme se jouant des écueils. Mais ce spectacle riant et paisible étalait vainement ses magnificences aux yeux de la mère et du fils. Quand notre cœur s'agite et parle, tout s'efface devant l'intérêt palpitant que nous prenons à ses luttes intimes...

Lorsque madame de la Fresnaye rentra dans la chambre qu'on lui avait préparée près de celle de son fils, elle tressaillit de surprise en apercevant Clémentine assise près de la fenêtre. Elle était venue à cheval, et son chapeau, sa cravache et ses longs gants étaient posés sur la table.

« Pardonnez-moi de m'être ainsi établie chez vous, dit-elle d'un ton calme. Mais je songe sérieusement à partir... Je suis capricieuse, ce départ peut être subit, et je désirais vivement causer avec vous...

— Je serai toujours heureuse de vous voir... Si je pensais qu'il vous fût agréable de venir chez moi, vous ne doutez pas de l'empressement que je mettrais à vous consoler et à vous distraire...

— Vous êtes très bonne, je le sais... Mais ne parlons pas de moi en ce moment... Je puis être courageuse, calme, insensible même en apparence, tant que je ne touche point à la plaie qui saigne en moi... Je n'ai pas encore le courage de parler de mon chagrin, et je ne veux pas être consolée...

Elle avait dit ces paroles avec une tranquillité étrange. Madame de la Fresnaye, un peu interdite, ne trouva rien à répondre, et Clémentine reprit de sa voix froide et claire :

« Il se fait tard, et je ne perdrai pas un temps précieux en préliminaires... Je viens vous soumettre, à vous et à mon cousin, tout un plan d'avenir que vous voudrez bien débattre ensemble... Vous n'avez pu manquer de deviner ce qu'il éprouve pour mademoiselle de Portzmoguer... »

Madame de la Fresnaye tressaillit.

« Elle est parfaitement digne de son choix, reprit tranquillement Clémentine. Si sa famille est déchue sous le rapport de la fortune, elle conserve des alliances et des relations avec toute la noblesse bretonne, je le sais de bonne source... Marie-Anne est une vraie perle, intelligente et douce, douée d'une distinction native et, ce qui vaut mieux, de toutes les qualités du cœur... Je l'ai vue à l'œuvre pendant la crise terrible que nous avons traversée... Elle a demandé à genoux à prendre sa part du danger, et son courage n'a pas failli une seconde... Elle sera la femme forte de l'Écriture, et je crois que la Providence a amené ici votre fils pour mettre ce trésor entre ses mains... »

Des émotions diverses se peignaient sur le visage de madame de la Fresnaye.

« Oui, dit-elle, cette jeune fille est singulièrement attrayante; mais, sans être cupide, il est permis à une mère de s'inquiéter de l'avenir matériel de son fils... Yves a quelque fortune, pas assez cependant pour soutenir son rang une fois marié et père de famille... J'ai eu le tort de briser sa carrière... Il n'est plus d'avenir pour lui...

— N'aime-t-il pas la campagne? L'administration d'un domaine ne peut-elle lui offrir une occupation suffisante?... Tenez, ajouta Clémentine d'un ton plus bref, venons au but de ma visite... Je voudrais vendre les Fresnes.

— Vendre les Fresnes! répéta madame de la Fresnaye avec une surprise extrême. Ne m'avait-on pas assuré que vous teniez par-dessus tout à cette terre? »

Clémentine rougit, puis pâlit.

« Il fut un temps, dit-elle, où je serais morte plutôt que de voir cette maison en d'autres mains, et où je n'eusse pu vivre loin de ce pays... Tout est changé pour moi... Ce que j'ai éprouvé en perdant mon grand-père, nul ne le saura jamais... Je ne puis plus garder les Fresnes; mais ce serait une consolation pour moi de les savoir entre les mains d'un la Fresnaye... »

Elle se tut un instant, comme pour comprimer une émotion profonde, et reprit :

« Mon père avait consacré la fortune de sa femme à l'acquisition de nombreuses propriétés... Toutefois, dans ce pays même, dans cette commune, je ne possède que l'ancienne terre patrimoniale, qui est d'ailleurs suffisamment étendue... C'est elle que j'offre à votre fils... Le prix en sera considérablement réduit s'il se présente comme acquéreur... »

Elle s'arrêta encore et essaya de sourire.

« Il vous semble peut-être étrange que je traite moi-même une telle question avec vous?... Je ne suis point une femme comme les autres... Il me serait doux de penser qu'un étranger ne foule point un sol que j'ai regardé comme sacré, et j'aimerais à penser aussi que j'ai aidé à une union que je désire vivement, à laquelle le bonheur me semble attaché... Parlons de chiffres, ajouta-t-elle froidement. Les fermes des Fresnes, qui valaient cent mille francs alors qu'elles représentaient le plus clair des biens de mon père, ont été améliorées et ont vu doubler leur revenu... Je vends environ deux mille francs de bois par an... Le château ne sera point compté, vous me permettrez de le mettre dans la corbeille de mon amie Marie-Anne... Votre fils peut-il disposer de cent mille francs pour acheter mon domaine? Non, ne me répondez pas... Il faut réfléchir... Demain soir j'irai au presbytère... Si vous y veniez aussi, Yves me dirait ce qu'il pense de ma proposition... »

Madame de la Fresnaye n'était pas encore revenue de sa surprise que Clémentine avait disparu.

On lui amena son cheval, mais elle fit signe d'attendre, et relevant sa longue jupe, entra dans le cimetière. Le soir tombait, et il faisait presque sombre sous les arbres qui abritaient la tombe des la Fresnaye.

Clémentine y colla ses lèvres avec une sorte d'égarement.

« J'ai disposé de ce qui était à nous, murmura-t-elle. Le reste, tout le reste, cher grand-père, je le distribuerai en votre nom... »

Le froid de la pierre glaçait ses lèvres. Elle frissonna.

« Non, il n'est pas sous cette horrible pierre, dit-elle. Père, cher père, vous me voyez, n'est-ce pas?... Je tiens ma promesse... »

Un instant après, semblable à une apparition fantastique, l'amazone disparaissait dans les ombres du soir.

XXVII

Le lendemain, vers le soir, Yves, sa mère et Clémentine étaient réunis dans le jardin du recteur, près des tilleuls dont l'ombre épaisse se projetait sur les petits galets blancs qui recouvraient le sol.

Les eaux du Griziennou clapotaient doucement et devenaient sombres comme du cristal noir entre leurs rives fleuries; au delà, un glorieux coucher de soleil teignait le ciel de pourpre et de violet, tandis que la baie ressemblait au loin à une nappe d'or en fusion. L'air du soir avivait le parfum des roses, de l'héliotrope et du réséda qui fleurissaient le long de l'allée, et le petit presbytère servait de perspective à cette allée avec son vieux toit aigu, et ses murs couverts de plantes grimpantes au milieu desquelles s'enchaînaient, comme des plaques de rubis, les petites vitres tout embrasées par les derniers rayons du soleil.

On avait d'abord causé de choses banales, puis chacun s'était tu, impressionné par la tranquille beauté de cette soirée.

Que de choses diverses cependant, peut nous dire la même scène! Le recteur, dont les pensées s'élevaient naturellement chaque fois que la charité ne les ramenait pas sur la terre, songeait à l'Auteur de ces merveilles et le bénissait pour la tranquillité rendue à son

troupeau. Clémentine cherchait à imprégner son souvenir de la poétique beauté du pays qu'elle allait quitter. Yves se disait que ce lieu était le plus riant de la terre, et se demandait si sa mère, qui lui avait soumis le plan de Clémentine, y donnerait elle-même une approbation complète et sincère. Madame de la Fresnaye, enfin, promenait un regard anxieux de son fils à la jeune fille qui attachait sur elle des yeux pleins de timide douceur.

Elle n'hésitait plus. Les avantages offerts par Clémentine aplanissaient les obstacles et compensaient le manque de fortune de Marie-Anne.

Mais elle était en proie à cette tristesse involontaire, à cette sorte de déchirement, de jalouse tendresse qui s'empare presque toujours des mères au moment de céder à une autre le premier rang dans les affections d'un fils unique... Elle avait désiré avec ardeur de marier Yves. Maintenant que le cœur de son fils avait parlé, maintenant que la raison elle-même sanctionnait le mariage, le oui s'arrêtait sur ses lèvres, et elle cherchait avidement à lire dans le regard de Marie-Anne ce qu'elle pouvait espérer pour elle-même dans cette vie nouvelle... Cette enfant timide ne serait-elle pas, comme tant d'autres, une femme absolue et jalouse, défiante d'une tendresse rivale, et reléguant bien loin l'ennemie née, la *belle-mère*? Plus tard, lui permettrait-elle de soigner, de gâter les enfants de son fils? Ne lui dénierait-elle pas le droit de conseiller et jusqu'au droit d'aimer?...

Le visage suppliant de son fils était tourné vers elle, et Clémentine l'encourageait du regard. Marie-Anne ne se doutait guère du drame qui se passait dans ces cœurs silencieux, et elle ne songeait qu'à plaire à celle vers qui l'entraînait sa timide sympathie.

Le recteur, un peu à l'écart, ouvrit son bréviaire. Madame de la Fresnaye ne put supporter plus longtemps la secrète souffrance qu'elle endurait, et se levant brusquement :

« Venez avec moi, mon enfant, dit-elle à Marie-Anne. Je ne connais pas encore votre jardin. »

La jeune fille se leva, surprise, et Yves voulut les suivre.

« Laisse-nous, » dit sa mère, s'efforçant de sourire.

Elle sentait trembler le bras de la jeune fille qu'elle avait passé sous le sien.

« Est-ce que je vous fais peur? dit-elle plus doucement, la regardant en face.

— Un peu... répondit la jeune fille en rougissant.

— Il ne faut pas me craindre, mon enfant... J'ai plutôt besoin qu'on m'aime... Songez que je suis presque seule au monde... Quand mon fils se mariera, tout sera fini pour moi...

— Est-ce qu'on peut cesser d'aimer sa mère?

— Non sans doute, mais on l'oublie un peu pour sa femme... Une jeune femme n'aime guère, elle, la mère de son mari.

— C'est bien mal. Comment peut-on chérir son mari sans ressentir de l'affection pour celle qui l'a élevé?

— Les vieilles femmes ennuiant, leur expérience lasse... »

Marie-Anne garda le silence.

« C'est votre pensée, n'est-ce pas?

— Oh! non! Une femme qui n'est plus jeune me fait toujours penser à ma mère...

— Votre mère!... L'avez-vous perdue depuis longtemps?

— Je ne l'ai jamais connue. »

Et, dans la disposition nerveuse où se trouvait la jeune fille, elle ne put retenir un flot de larmes.

Le cœur de madame de la Fresnaye s'émut, et elle baisa d'un mouvement rapide la joue de Marie-Anne. Celle-ci tressaillit.

« Oh! que vous êtes bonne! s'écria-t-elle avec un élan de reconnaissance. C'est bien ainsi que je vous voyais quand je pensais à vous!

— Vous pensiez à moi!...

— Oui, quand M. de la Fresnaye était si malade, répondit Marie-Anne avec simplicité. Quelquefois, quand je songeais que vous étiez loin de lui, et que vous ne le reverriez peut-être pas, il me semblait que mon cœur allait se briser... »

Madame de la Fresnaye serra contre elle la petite main qui tremblait encore un peu.

« Parlez-moi de ces jours affreux... Croyiez-vous qu'il mourrait?

— Je l'ai craint d'abord, puis la confiance m'est revenue lorsque j'ai eu l'idée de faire un vœu... »

Il y avait une naïveté si exquise dans ce sentiment qui s'ignorait lui-même que madame de la Fresnaye ne put s'empêcher de sourire en lui demandant très doucement :

« Et quel était ce vœu? »

Marie-Anne hésita un instant.

« Peut-être vous étonnera-t-il, mais nos Bretonnes en font souvent de semblables... »

— Qu'est-ce? Je veux le savoir...

— J'ai promis d'aller pieds nus à la chapelle de Sainte-Anne, là-haut, au-dessus de la grève, » répondit-elle avec simplicité.

Le cœur de la mère tressaillit, et elle s'arrêta brusquement, les yeux pleins de larmes.

« Ce sont vos prières qui m'ont rendu mon fils, dit-elle gravement, bien que sa voix tremblât. Il faut que je vous le donne, ce fils qui m'est si cher... Voulez-vous l'épouser, mon enfant, et me faire une petite place dans votre vie? »

Ses yeux étaient attachés sur le visage de la jeune fille. Elle la vit pâlir soudainement et porter la main à son cœur.

« Vous plaisantez, balbutia-t-elle, mais c'est mal de parler ainsi.

— Je ne plaisante pas... Regardez mon fils, là-bas... Son regard ne vous quitte pas, et son bonheur est suspendu à la réponse que vous allez me faire... »

Cette réponse, Marie-Anne ne put la préférer... Mais Yves la vit cacher son visage sur la poitrine de madame de la Fresnaye, et il s'élança vers elle en jetant un cri de joie étouffé.

L'abbé releva la tête et regarda Clémentine avec surprise, comme pour lui demander l'explication de cette scène.

« Ne vous avais-je pas assuré que mon cousin ne songeait pas à moi? dit-elle avec un sourire. Il va vous enlever votre sœur... »

La scène qui suivit, pleine de douces effusions et d'ineffables joies, n'est pas de celles qui se décrivent... La nuit était tout à fait venue, et les étoiles piquaient de points lumineux les eaux tremblotantes du ruisseau

lorsque Clémentine se leva pour regagner sa voiture.

« Je vous dois mon rêve accompli! » murmura Yves, lui tendant la main.

Elle la serra dans les siennes, puis monta en voiture, et s'éloigna toute seule tandis que l'heureux petit groupe, pressé sur le seuil de la porte, lui adressait des signes d'adieu.

Le cœur de Marie-Anne se serra tout à coup.

« Pauvre fille! murmura-t-elle, toutes ses affections, à elle, ont disparu!

— Seigneur! soyez avec elle dans sa voie aride! » dit tout bas le prêtre, en la regardant s'éloigner dans les ténèbres de la nuit.

XXVIII

Lecteur, que voulez-vous apprendre de plus?

Les Fresnes ont changé de maître sans sortir de la famille de la Fresnaye. Tout ce qu'aimait Clémentine y est respecté, on espère toujours que, le temps ayant cicatrisé sa blessure, elle reviendra aux lieux qu'elle a aimés si passionnément.

Yves remplit une tâche utile et goûte dans leur plénitude les joies du foyer domestique. Il prétend que le seul nuage de sa vie est la jalousie qu'il ressent de voir sa mère lui préférer Marie-Anne. Madame de la Fresnaye, en effet, ne peut guère plus vivre loin de sa charmante belle-fille, qu'elle a présentée avec orgueil à son cercle, et qu'elle déclare la plus ravissante des châtelaines... On se demande si cette affection pourra s'accroître encore lorsqu'un bébé, prochainement attendu, prendra ses ébats sur les pelouses de velours...

L'abbé a refusé avec confusion toute récompense pour son dévouement aux cholériques, et s'est fâché pour la première fois de sa vie contre son député, qui voulait solliciter la croix pour lui. Il ne demande qu'à finir ses jours dans son petit presbytère, près de sa sœur et de l'ami qu'il nomme son frère...

Clémentine de la Fresnaye poursuit sans défaillance la route qu'elle s'est tracée. Un asile de vieillards portant le nom de son aïeul se fonde dans le pays natal de M. Barnette, et un autre à Portzbihan... Elle donne à toutes les œuvres grandes et utiles son temps, ses forces et sa fortune, se prive de luxe et même de confort, et ne se regarde que comme la dépositaire des richesses qui lui sont échues. On parle de son entrée en religion... Peut-être Dieu lui accordera-t-il un jour cette vocation suprême et cet appui si doux...

Est-elle heureuse?

Elle n'a ni parents, ni affections intimes, ni liens d'amitié; sa vie est austère et fatigante, vouée à un deuil inconsolable... Elle ne reçoit rien du côté de la terre...

Est-elle donc malheureuse?

Non, car elle possède, avec la paix de l'âme et le sentiment du devoir accompli, la confiance radieuse d'avoir servi, au delà du tombeau, ceux auxquels elle avait voué sa vie, et l'espoir de les rejoindre après son rude pèlerinage... Et son cœur solitaire a trouvé l'Ami fidèle qui ne nous quitte pas lorsque les autres nous abandonnent. Celui que le monde entier ne saurait remplacer et qui, Lui, nous tient lieu de tout le reste.

M. MARYAN.

FIN



Costume de diner.



Costume de voyage.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

Costume de diner en étamine de soie noire à jours et brochée.

Jupe en taffetas, au bas trois petits plissés, tout le devant appliqué d'étamine brochée; sur la partie supérieure, une très petite draperie plate, sur laquelle s'ouvrent les paniers froncés à la taille; ils se perdent dans le poul sous lequel la tunique s'étage en coques jusqu'à la garniture plissée; le tout en surah. Corsage à pointe ouvert en cœur; une dentelle brodée de jais suit l'échancrure et s'arrête, sur le côté, dans le rouleauté du bord du corsage. A la manche ronde, dentelle et nœud.

Costume de voyage en cachemire gris bleuté et damassé de laine bleu et fauve.

Jupe en taffetas garnie de deux volants plissés à plis creux, le second à tête. Le milieu du tablier en damassé est cerné par une jupe-redingote qui tombe droite et plate sur les côtés; les lés de derrière sont plissés, le corsage à gilet, boutonné de l'encolure à la pointe, reçoit de chaque côté une broderie qui forme fichu. A la manche ronde, un revers en damassé et une broderie, au-dessus, un nœud sur la couture intérieure.

Mots homophones contenus dans le numéro du 14 juillet : Seau, sot, sseau, saut (de loup), saut (de mouton), saut (de Leucade) et Sceaux.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4425, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Mantille (Paz), deuxième toilette (gravure n° 4423). — Robe-paletot, costume de fillette (gravure n° 4423).

DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet (Formosa), page 6 (Album de Juillet). — Robe de baby, page 6 (Album de Juillet).